

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 31

Artikel: Triste extrémité
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il fit quelques pas et se retourna pour ajouter en riant :

— Rien ne presse. Quand je suis à la montagne j'oublie complètement le domicile conjugal.

Le lendemain, il fit l'ascension de la Pointe d'Otemma, puis il alla au Mont-Gelé, passa le Col Fenêtre et parcourut la vallée d'Aoste. Il ne rentra chez lui qu'une semaine plus tard.

— Ah ! te voilà, dit Madame Giron, en posant ses poings sur ses fortes hanches. Je me demandais justement s'il ne fallait pas te faire chercher.

— Eh bien ! dit Robert d'un air détaché, tu vois, j'ai fait bon voyage, j'ai eu beaucoup de plaisir, j'ai...

— Tais-toi, fit madame Giron d'une voix coupante, je sais maintenant la vie que tu mènes quand tu vas à la montagne !

De plus en plus étonné, Robert reprit :

— Comment ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Alors, rouge de colère, elle s'en alla prendre un paquet que le facteur avait apporté deux jours auparavant :

— Et ça ! Qu'est-ce que c'est ? Reconnais-tu ta chemise de coutil, oui ou non ? Ah ! tu ne peux pas nier maintenant. C'est une femme de La Chaux-de-Fonds qui la renvoie. Elle en a de l'audace, celle-là ! Elle ajoute au bas de sa lettre : « Mes compliments à Madame. » C'est parfait ! Ah ! tu fréquentes du joli monde dans ta montagne, je te félicite... Et moi qui ne me doutais de rien.

— Ecoute, Eugénie, tu te trompes, tu...

— Tais-toi !

— Je vais te dire...

— Tais-toi ! J'en ai assez !

— Non, écoute-moi, cette dame est arrivée à Chanrion par la pluie...

— Assez, te dis-je, je ne te crois plus !

Et sur ces mots, Madame Eugénie se retira précipitamment dans sa chambre qu'elle ferma à double tour.

Alors Robert Giron prit sa chemise de coutil. Elle était propre, bien repassée et répandait un parfum de violette. Il la mit dans son sac et, saisissant son piolet, il se dirigea vers la gare. Pour la seconde fois, Robert Giron s'en alla à la montagne avec la même chemise de rechange.

Jean des Sapins.

La jeune fille glisse et tombe au milieu du torrent, en poussant un cri...

S'élançant sur un gros bloc, saisir la jeune fille à l'instant où elle allait disparaître dans un gouffre écumant, ce fut l'affaire de quelques secondes.

M. d'Andilly, accouru au cri de sa fille, la trouva sur la rive, évanouie... la figure en sang... Quel désespoir ! Paul le rassura... Ce n'était qu'une blessure insignifiante. Marie, à la voix de son père, rouvrit les yeux ; il la tenait dans ses bras... :

— Calme-toi, papa ! Ce n'est rien ; un bain froid ! mais quels frissons !

Paul revenait avec le paletot du peintre, et il reprit sa course vers le grand sapin... Ramassant des ramilles, il en fit un gros tas, arracha de la mousse sèche au tronc de l'arbre, prit un briquet... l'amadou allumé, il le mit dans la mousse qu'il agita... puis la plaçant sous les ramilles, il souffla dessus, et un grand feu flambait quand Marie, appuyée sur le bras de son père, arriva... Ce foyer improvisé la fit sourire. Les frissons disparurent bientôt et, avec eux, une maladie inévitable.

Quelques gouttes d'un cordial ramenèrent la fraîcheur sur les joues décolorées de l'intéressante malade.

Elle prit la main du montagnard :

— Merci, mon cher Paul ! Après Dieu, vous m'avez rendue à mes parents.

Son père, encore fort ému, ajouta :

— Des paroles ne pourraient exprimer ce que mon cœur me dit : Merci, vaillant jeune homme !

Marie reprenait sa gaieté habituelle et riait de ce qu'elle appelait une « mésaventure ». M. d'Andilly souleva le mouchoir qui entourait le front...

La blessure était des plus légères...

— Ce sera un souvenir des Alpes ! fit Marie en souriant et en regardant Paul, mais il m'en restera un bien plus doux !

Le montagnard avait-il saisi le vrai sens de ces paroles ? A cet âge heureux, le cœur a des secrets dont on enlève la fleur quand on cherche à les connaître !

Paul s'éloigna rapidement, comme frappé d'une idée subite... peu après, il revint avec une magnifique touffe d'ancolies bleues...

— Ah ! merci, Paul ! s'écria Marie... Vous avez deviné que c'était la fleur que j'allais cueillir, lorsque... Encore un souvenir, et... quel souvenir !

V

Comme le cœur d'une mère s'éleva vers *Celui* qui tient toute destinée dans sa main, au récit de l'accident :

— Mon cher Paul ! fit-elle, vous êtes un membre de ma famille ! Marie, regarde-le comme ton frère.

— Oui, c'est un frère ! ajouta la jeune fille avec un accent singulier ; tu permets, maman, que je lui prête mes livres ; il aime tant la lecture... et elle courut chercher *Paul* et *Virginie*. Cet ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre avait un immense succès. Paul sourit en lisant le titre et non sans une nuance de tristesse... Pourquoi ?... Encore un secret !

— Vous aimez l'étude ; fit le peintre.

— Oh, oui, monsieur ! mais mon régime est si peu instruit. Pensez qu'il faisait des échecs pendant la dictée, et à douze ans je n'apprenais plus rien. Aussi j'étudiai seul l'histoire et la géographie.

— Eh bien, mon cher Paul ! je vous donnerai des leçons, quelques directions, et autant de livres que vous voudrez.

— Que je serai heureux, monsieur ! Il me semble que je pourrai devenir un homme utile, et m'ouvrir un sentier nouveau dans le vaste champ du monde ! Comment ? Je l'ignore... mais j'ai foi en ma bonne étoile et Dieu me conduira au but !

VI

Le portefeuille de l'artiste s'était enrichi... l'air des Alpes et la couronne de neige fraîche que portaient les Diablerets annonçaient l'approche des derniers beaux jours. Au retour d'une course, Marie, fort triste, dit à Paul :

— Nous partirons dans quelques jours pour l'Italie.

— Déjà ! ajouta Paul le cœur serré ; et Giron ? y reviendrez-vous ?

— Je l'espère ! mais !...

— Combien de douces heures je dois... à votre famille, mademoiselle. Les mœurs d'un rude montagnard se sont adoucies. Vos livres ont développé ses idées et contribueront à en faire un homme. Je le sens ! J'espère vous revoir, Marie ! Votre doux souvenir et celui de vos parents ne s'effacera de mon cœur que lorsque je n'entendrai plus le bruit du torrent, au pied de ces collines ! Et ma famille ? Vos bienfaits l'ont enrichie !

(A suivre.) F. Ogex-DelaFontaine.

Le droit de l'âge. — Le père et le fils se promènent au bord du lac. La chaleur aidant, il leur prend envie de se baigner. Au moment d'entrer dans l'eau, le père réprimande son fils dont les pieds ne sont pas propres.

— Mais, papa, réplique irrespectueusement le gosse, tes pieds sont moins propres encore que les miens.

Le père, avec sévérité :

— Peut-être ; mais j'ai vingt-sept ans de plus que toi !

Triste extrémité. — Deux montagnards sont attablés devant un « demi ».

— Mais, qu'as-tu, Daniet, tu as l'air tout moindré ?

— Ma foi, oui, je ne suis rien tant bien.

— Alors... qu'est-ce qu'y a ?

— Oh ! bien, l'autre tantôt j'ai dû monter à l'Éti-vaz. Y faisais une raveur du diable. Je n'y tenais plus de la soif. Comme y avait point de pinte, j'ai dû boire de l'eau... (Dédaigneusement) : Petite boisson !

L'ORPHELIN DU MAZOT, par Maximilienne Nossek, 1 vol. in-16 avec 12 gravures. — Genève, A. Jullien, édit. 4 fr. 50.

Les deux nouvelles que nous apporte *L'Orphelin du Mazot* n'ont rien de violent ni de passionnel, ce sont des scènes de la vie paisible, circonscrites dans le cadre de la famille où l'affection matérielle joue le premier rôle et dont les interprètes secondaires sont la charité, l'amour de la patrie, le respect filial et l'amitié.

Dans *L'Orphelin du Mazot*, Mlle Nossek chante la beauté de l'Alpe, son charme irrésistible, ses mœurs rudes et austères : le jeune Belge que les malheurs de l'héroïque Belgique amènent dans nos montagnes, chez un brave paysan qui l'adopte, rencontre dans les sentiers des bois une jeune paysanne qui s'attache à lui.

Dans *Le Diplôme*, qui forme la seconde partie du volume, c'est le sentiment de la famille et de la patrie qui prévaut contre l'exil vers les pays lointains aux mirages tentateurs, mais souvent trompeurs. Un jeune ingénieur atteint par la crise du chômage, préfère changer de métier et rester au pays auprès de sa mère, que de courir la chance dans les contrées d'outre-mer.

Le livre de Maximilienne Nossek est celui d'une femme de cœur. On peut le lire en toute confiance, il ne pourra faire que beaucoup de bien. Il a sa place dans toutes les bibliothèques populaires.

RECTIFICATION

Dans notre dernier numéro, à l'article « Une mise au point », ligne 26, lire : « Même faubourg de l'Alpe, à l'angle de droite, en sortant ».

Royal Biograph.

Cette semaine « La Galère infernale », grand drame maritime en 4 actes poignants et passionnants ; interprétation, mise en scène de tout premier ordre. Puis « Son Altesse ! », superbe comédie humoristique et sentimentale française en 3 actes des plus divertissantes, avec le concours de Mesdames B. Montel et Madys et de l'élegant et fin comédien Jean Devaldo. Un succès assuré. Dimanche 6, matinée dès 2 1/2 heures.

Vermouth NOBLÉSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



LE PONT DU TORRENT

(Suite.)

Nos deux jeunes gens, heureux sans se l'avouer, firent une moisson d'anémones, d'orchis, de roses des Alpes, et quelle joie ! Marie trouva un « sabot de Vénus », une calcéolaire, (la plus belle des fleurs de la Suisse, me disait l'éminent botaniste, M. Thomas de Bex, l'ami du célèbre géologue, M. de Charpentier). Quel couple charmant ! Jamais la jeune fille n'avait paru aussi jolie au montagnard ! Elle l'enchantait par ses admirations naïves et enthousiastes. Tout à coup, Marie fit entendre un rire frais et argentin...

Paul la regarda, non sans quelque surprise :

— Savez-vous à quoi je pense ? Devinez !... que nous ressemblons à *Paul* et *Virginie*, seuls dans leur île ! Et, comme eux, nous, nous... Il ne nous manque que des nègres ! Que ce livre est joli ! Je vous le prêterai !

— Oh ! merci, mademoiselle. Je suis si heureux quand je trouve des livres à emprunter !

— Vous aurez tous les miens, mais lisez d'abord *Paul* et *Virginie* ! Je vous l'ordonne ! ajouta Marie d'un ton malicieux.

Une touffe de fleurs se balançait dans la fente d'un petit rocher, et Paul voulut la cueillir... Au même instant, Marie poussa une exclamation joyeuse et s'élança vers le pont... Paul, effrayé, courut après l'étourdie... mais trop tard !